

## ***Avant-propos de l'auteur***

En 1971, Louis Brauquier décide d'aménager sobrement la vieille remise de « La Poussardière », la maison familiale du numéro douze de la rue basse des écoles à Saint-Mitre les Remparts. Cette remise poussiéreuse n'est en fait qu'une ancienne petite écurie, encore hantée par le fantôme d'un animal de trait, las de traîner durant sa vie de forçat, son attelage de bois et ses socs de labour.

Cette vieille demeure de 1769, s'appuie sur des pierres jointoyées une à une par des paysans du XVIIIème siècle avec un peu de terre et de paille. La remise est délabrée, délaissée par les siècles et les années, où seul le métayer a pris soin d'effacer avec un ciment de fortune les entraves produites par les pluies et les fissures. Elle est, comme la plupart des vieilles demeures du village construite à partir des pierres de taille qui se sont effondrées des remparts de la cité. C'est pour cela qu'elle a résisté. Ces pierres proviennent à l'origine, de la cité grecque voisine, Mistramela, plus connue sous le nom actuel du site de Saint-Blaise. Brauquier y fait aménager deux pièces par une entreprise marseillaise de maçonnerie. Le rez-de-chaussée, ancienne écurie, lui permettra d'accueillir ses amis et lui servira d'atelier. Il y fait percer une fenêtre aux rebords arrondis pour installer à proximité de la lueur naturelle, un chevalet rustique et un tabouret en bambou. Il fait transporter de Marseille sa table ronde provençale qui lui servira, il l'espère, de bureau. L'étage, ancienne grange, dressé sur un parquet de bois deviendra son espace privé.

De la baie vitrée de sa chambre, il pourra admirer l'étang du Pourra, la chapelle Saint-Michel, les collines de Castillon et de Saint-Blaise, où jadis, dans un autre temps, il ne se rappelle plus quand, avec ses cousins aujourd'hui décédés, il aimait tant s'amuser.



Retrouver sa terre d'enfance, partager de précieux moments d'existence avec sa sœur Eugénie sont devenus inévitables, nécessaires, incontournables, pour cet homme âgé qui a navigué sur les mers australes et qui a tant de mélodies ancrées dans son esprit.

Brauquier fixe définitivement ses amarres sur ce petit coin de Provence, il espère que ses souvenirs ne viendront pas l'envahir.



Cette année 1971, je viens d'avoir dix ans.

# Chapitre I : Hommage à ceux qui nous laissent une empreinte

J'habite avec mes parents une maison voisine. Brauquier leur a, je ne sais encore pour quelle raison, offert le terrain pour construire la petite villa qu'ils souhaitaient tant. J'ai vaguement compris, avec l'esprit d'un enfant de mon âge, qu'un lien de parenté nous unit. Je vais mettre tellement d'années à dénouer les fils de cette généalogie, que je préfère simplement parler de l'amour qui nous lie.



A cette époque, au début des années 70, Saint-Mitre est un village paisible. Nous y vivons depuis peu, et j'avoue que ce nouvel espace me convient beaucoup mieux que le bruyant Boulevard de la Libération, la rue Saint-Savournin à Marseille, située entre la Plaine et la gare Saint-Charles, où j'ai vécu mes premières années. Ces souvenirs sont pour moi pollués de fumées d'échappement et d'un vacarme indélébile. Mon propre combat en faveur de l'écologie prendra peut-être ses sources dans cette première vie.



Merci à Louis et à Manie (Eugénie) de m'avoir permis de vivre cette enfance merveilleuse dans un monde aux senteurs fantomatiques, entre croyances bibliques et aventures diaboliques. Je découvre enfin la campagne, la liberté, la vraie .... La mienne ! J'arrive ici, à Saint-Mitre, en classe de CE2, et je me fais une multitude d'amis que je croise encore quelquefois dans les ruelles de mon village. Très vite, à pied, à bicyclette, je parcours avec eux les sentiers argentés de fleurs bleutées et de jeunes genets. Je dé-

couvre chaque senteur des collines, chaque coin au nom extravagant que seule la Provence sait inventer, chaque étang. Je ne suis plus le petit marseillais que l'on traitait « d'étranger » quand il est arrivé. Je suis tellement heureux. Je suis accepté. Rapidement, je suis un vrai prouvençau, un de San-Mitre....

A cette époque, je ne connais pas encore très bien mes racines, mais je crois comprendre que cette maison est déjà devenue la mienne.



C'est dans ce contexte épanouissant pour un enfant des années 60, que tous les ans, le vingt-cinq août, j'ai l'habitude de voir Louis Brauquier venir passer une journée à Saint-Mitre à « la Poussardière ».

Le nom de cette bâtisse m'a toujours inspiré, malgré tout au début, je n'osais la nommer. J'y vivais pourtant chaque été dans mes tendres années. J'étais impressionné par la connotation aristocratique que ce nom supposait. « La .... Poussardière. » Aujourd'hui je revendique le nom de cette maison en toute simplicité, même s'il apparaît auprès de mes enfants comme un peu démodé. A ce moment-là, je l'avoue, comme eux, ce nom me dérangeait. Peut-être à cause de la particule que je ne pouvais justifier.

Le vingt-cinq août est encore aujourd'hui une marque dans mon calendrier. Ce jour, c'est celui de la fête des Louis (mes deux grand-pères) mais c'est aussi celui de leurs homologues féminines, les Louise : le prénom de la maman des Brauquier.

Comme un pèlerinage nécessaire, un passage obligé, Louis venait chaque année à la même date depuis qu'il était retraité, se recueillir quelques instants sur la tombe de sa mère, dans le vieux

cimetière de la Croix d'Aymard, à Saint Mitre les Remparts, où désormais lui aussi est enterré au pied de quelques cyprès.

Ce jour là, en sa présence, tout devenait féérique, mon odorat s'imprégnait de l'odeur de sa pipe, mes sens étaient en éveil. J'humais avec délectation les vapeurs de la maison, je regardais, je découvrais, j'avais mille visions. J'écoutais les voix aux intonations provençales, le craquement des poutres qui enchantaient la maison. Ma mémoire conserve ces souvenirs parfumés des belles journées d'été que jamais, je n'oublierai.



En ce jour du 25 août, Eugénie, la marraine de ma maman, quelques amis et moi guettions par l'entrebâillement de la lourde porte de bois l'arrivée imminente du taxi marseillais. La vieille maison était en émoi. Nous attendions, nous patientions, nous trépignions. Je pressentais qu'une belle journée allait commencer.

Quand, à l'angle de la rue Saint-Joseph et de la rue Bellefont, je voyais enfin apparaître la grosse voiture blanche étincelante du taxi, la cuisine s'emplissait de cris de joie. Les femmes ôtaient leurs tabliers, ajustaient leur chignon, et nous sortions promptement accueillir Louis Brauquier en héros. Chacun était excité de le retrouver une courte journée à Saint-Mitre, et j'avoue que moi-même, j'étais fasciné, intimidé par cette effervescence peu coutumière de la maisonnée. En nous apercevant, le chauffeur, habitué à ces courses annuelles, répondait généralement par un petit coup de klaxon, que je reconnaissais.

Ces instants, cet accueil simple, chaleureux, mais tellement émouvant m'a toujours impressionné et reste à jamais gravé dans l'esprit de l'enfant que j'étais.

Trop jeune à cette époque, je ne pouvais comprendre ce que ces moments intimes signifiaient. Je ne pouvais que me fondre dans l'ivresse de cette communauté.

Je perçois aujourd'hui, l'essence de ces sentiments partagés, l'importance de ces instants ; je comprends toutes ces émotions. Ces retrouvailles familiales à Saint-Mitre avaient probablement le même goût sucré que celui vécu des années auparavant, lorsque des paquebots venus d'extrême Orient, déversaient leurs flots de passagers hébétés, dans le Port de Marseille, au bout du quai de la Joliette.



Vêtu d'un costume clair, coiffé d'un panama blanc cerclé d'un ruban noir, une pipe encore chaude serrée dans la paume de la main, Louis descendait précautionneusement du siège arrière de l'automobile garée face à la porte d'entrée de la cuisine.

J'aurais pu, si je l'avais connu auparavant, l'imaginer des années plus tôt s'extirper pareillement de la cabine jaunâtre de l'un de ces cargos, dans les eaux chaudes du Pacifique, de l'océan indien ou de l'Atlantique.

Le sourire aux lèvres, Louis étreignait Eugénie émue, ma maman, nos amis, puis m'embrassait en me caressant chaleureusement de sa main tiède. J'avais pris l'habitude de le voir tirer de sa poche un petit paquet qui m'était destiné. Là, chaque fois, à travers le papier froissé, je sentais les petites roues d'une voiture dinky-toys qu'il m'avait achetée et que je contemplais, émerveillé.

Dans cette sobre cuisine aux tiédeurs provençales, Louis et son chauffeur s'asseyaient face à face sur des chaises de paille. Ils dégustaient en toute simplicité, entre deux verres de vin rouge un

saucisson qui allait embaumer mes narines toute une matinée. Nous restions là, debout, à observer ce divin spectacle.



Je me souviens de quelques années plus tard, lorsqu'un jour ma mère proposa à Louis de m'accompagner à l'école communale. En classe, nous venions tout juste d'apprendre l'une de ses poésies. J'étais fier de me faire accompagner par l'un des seuls poètes que mes camarades connaissaient. Il faut dire qu'à Saint-Mitre, nous oublions vite les choses passées et nous préférons gambader dans les collines plutôt que de retenir ce qui nous était enseigné. Je revois le petit attroupement créé. En présentant Louis à mon institutrice, celle-ci avait été intimidée et très touchée par cette rencontre impromptue. Je pense qu'il avait dû la remercier de nous apprendre quelques uns de ses vers. Louis avait été invité à entrer quelques instants dans la salle de classe. Pour essayer de lui rendre hommage, mon enseignante m'avait demandé de lui réciter un poème, « Le volet sur le Pourra », celui-là même que j'ai longtemps refermé, le soir, pour que mon fils s'endorme.

J'avais été très ému en sachant que Louis m'écoutait. J'étais dans un autre contexte, je n'étais plus face à celui que je connaissais, j'étais devant le poète que tous mes camarades observaient. J'y avais mis tout mon cœur, l'amour pour ce poème.

Louis nous lut quelques strophes, puis, discrètement, avant de repartir, il me remercia tendrement en glissant comme à l'accoutumée sa main sur ma tête qui me permit d'espérer une récréation tranquille.



Enfant, cet homme paisible, ce grand-père tranquille, m'a toujours fasciné par sa quiétude, son sourire, son affection, sa voix généreuse, si paisible. Il parlait peu. Chaque mot semblait soupesé, mesuré, étalonné.

Un soir, vers l'âge de dix ans, mes parents m'annoncèrent qu'il allait entreprendre des travaux dans la remise « de Pascal », la grange qui jouxte la maison familiale, afin de lui permettre de venir plus régulièrement à Saint-Mitre. Je ne comprenais pas pourquoi, mais cette heureuse nouvelle m'enchantait et me surprit tout à la fois.

Qu'une telle bâtisse, tapissée de toiles d'araignées où je n'osais moi-même m'aventurer, puisse devenir un lieu habitable pour un vieux monsieur, cela m'intriguait.

J'étais heureux de savoir que ce « grand-père » que j'appréciais tant puisse venir plus souvent près de chez nous. Mais je m'inquiétais de le savoir vivre à côté d'animaux et d'insectes qui m'horrifiaient. J'ai le souvenir que les travaux de réhabilitation furent rapidement achevés. Louis s'installa dès le début de l'été 1971 dans cet espace rénové afin de savourer les charmes retrouvés de sa demeure familiale. Bien évidemment, je ne pouvais comprendre la douleur récemment éprouvée et le traumatisme généré depuis peu dans la vie de cet homme. On avait dû bien m'en parler, mais j'avais oublié. Je pense que rapidement mes petites visites impromptues l'enchantèrent.

Il m'accueillait toujours chez lui avec le sourire, tapotant sa pipe sur le rebord arrondi du cendrier des messageries maritimes.

- Alors qu'est-ce que tu fais ?
- Rien, je m'ennuie, je suis venu te voir.
- Tu as bien fait ! Entre !



- Tu veux jouer aux boules ?
- Aux boules ? Mais je ne sais plus jouer ! Va voir Manie, peut-être qu'elle acceptera de faire une partie avec toi ou regarde dans le cabanon, il y a un vieux jeu de croquet, prends-le si tu veux, Maman t'expliquera comment il faut jouer.



Je me souviens que Louis acheta une voiture, une petite DAF blanche. L'été, il me demandait très souvent de l'éponger en échange de quelques billets. Cette automobile qui dormait la semaine à Marseille dans un garage était très vite nettoyée et ce petit travail toujours généreusement rémunéré m'enchantait.

Le conducteur Brauquier pêchait toutefois par maladresse. Au moment d'arriver à Saint-Mitre, il heurtait régulièrement les piliers trop étroits du vieux portail de bois. Ces manœuvres l'agaçaient. J'essayais de ne pas trop « rigoler » quand j'apercevais qu'un nouveau morceau de la carrosserie était cabossé. Je sentais que Louis était très ennuyé, un peu gêné, cela me peinait. Avec ce portail j'ai moi-même vécu les mêmes incidents et en y repensant, je me suis empressé d'élargir ce passage taillé simplement pour l'entrée d'une charrette.



Un soir, je fus étonné qu'il me demande de lui prêter quelques objets insolites, une grue, un camion, une pelle-mécanique, quelques jouets miniatures que je possédais. Pensant qu'il souhaitait lui aussi s'amuser, je les lui confiais, en lui demandant de me les rendre au plus vite dès qu'il aurait terminé. Je compris plus tard que mes engins avaient été utilisés pour l'examen des détails d'une toile à réaliser.



« La Poussardière » a entendu résonner dans le début des années 1900, les voix joyeuses des enfants Brauquier, Louis et Eugénie. Elle devint la dernière résidence du poète dans les années 70.

En grandissant, je compris que Louis allait devenir pour moi bien davantage que l'icône paternaliste de mon enfance. Je découvris enfin le peintre, lus plusieurs poèmes, fus attiré par le voyageur et me mis inconsciemment à admirer l'artiste.

Il me suffisait de me laisser aller.



Les soirs d'hiver, je venais le retrouver dans son antre. Je pris plaisir à l'observer mélanger les couleurs, peindre les toiles. J'étais admiratif devant cette multitude de tubes de gouaches aux surnoms exotiques qu'il me dénommait. Cela me faisait rêver. Je pouvais observer les teintes turquoises et sanguines s'étaler sur la toile, écouter glisser les fils de soie sur les poches de gouache de sa palette de bois.

Je me faisais le plus discret possible, pour ne pas le déranger. J'évitais de respirer. Je m'asseyais sur le siège prie-Dieu aménagé en chaise basse et regardais crépiter les flammes de la cheminée

J'aimais regarder les pages d'écriture qui s'entassaient sous le presse-papier. A cette époque j'éprouvais tellement de difficultés à terminer ma double page de rédaction imposée, que tant d'écriture m'impressionnait.

Un jour, Louis m'aida même à composer une rédaction scolaire qui ne m'inspirait guère plus que les précédentes. Plus tard il

s'inquiéta de ma note. J'avais été beaucoup mieux noté qu'à l'accoutumée grâce à l'intervention motivée du poète passionné.



J'étais fasciné par le décor de son bureau. La maquette en bois d'un trois mâts trônait sur un meuble noir et reflétait son image au détour du miroir. Sur une étagère, dans la montée d'escalier, quatre vieux santons de Provence observaient fièrement en silence, le berger, la femme à la cruche, la femme à la morue et la bavarde avec sa main sous son tablier.

Un paravent laqué de Coromandel rapporté de Shanghai séparait le bureau des commodités. Parfois je demandais à Louis d'éclairer les feux de position bâbord et tribord qui illuminaient les photographies de Saint-John Perse, Gabriel Audisio, Henri Bosco, Frédéric Mistral et Georgette Brauquier disposées sur le linteau en pierre de Rognes de la cheminée. Avec gentillesse, il s'exécutait.

Aujourd'hui, ces feux illuminent toujours mon salon et accueillent dans l'antre « du navire Brauquier », mes invités.



Régulièrement ses amis le rejoignaient à Saint-Mitre. Dans les derniers temps, les Ballard étaient souvent présents. Audisio venait également avec son épouse.

J'étais intrigué et impressionné par leur manière de dialoguer. Audisio, Brauquier, Ballard s'interpellaient par leur patronyme. C'était sans doute entre eux une marque de respect. Il est vrai qu'en Provence on utilise traditionnellement le nom de famille pour désigner l'aîné. J'étais tout de même surpris que le prénom ne soit que rarement utilisé alors qu'ils se tutoyaient et semblaient

se connaître depuis de longues années. Il y avait entre eux une telle intimité. Seules les dames semblaient avoir le privilège d'utiliser les prénoms de chacun d'eux, mais elles les vouvoyaient. Pour ma part, je me rends compte aujourd'hui que je les tutoyais et les appelais tous trois, Gaby, Jean et Louis. Sans cela, je crois sincèrement qu'ils se seraient offusqués.

Gaby observait par-dessus l'épaule de son ami d'enfance et faisait régulièrement quelques commentaires. Parfois Louis bougonnait, mais entre eux, une tape amicale les réconciliait.

Jean, beaucoup plus silencieux, assis sur son fauteuil auprès de la cheminée, commentait fréquemment les dernières revues littéraires de la semaine.

Marcou (Marcelle Ballard) m'offrait régulièrement avec une extrême délicatesse les derniers parfums pour jeune adolescent en me faisant déguster une tranche d'orange dans une coupe de champagne ou un verre de soda.

Eugénie Brauquier et Madame Audisio préparaient ensemble le souper dans la pièce à côté.

Quand je m'éclipsais et rentrais chez mes parents, j'étais empli de rêves, de gouaches et de pastels que j'avais vu s'étaler, de vers et de proses qui avaient été déclamés. Brauquier, Audisio, Ballard ! Qu'aurais-je pu rêver de plus ?



Le dimanche après-midi, avec mes amis, après avoir demandé l'autorisation formelle à Louis, nous venions faire une partie de ballon dans le champ près de « Pomone » sous l'œil attendri de nos « grand - pères » amusés de constater que la statue servait de poteau à nos cages improvisées. De loin, ils nous obser-

vaient nous rouler dans l’herbe, se souvenant sans doute de leur propre jeunesse. Prudents, ils ne s’aventuraient pas trop sur notre pelouse, particulièrement inspirés de ne pas recevoir un ballon sur la tête.



Un poème dans l’album « Hivernage » est dédié à ces jeunes qui venaient d’une manière indélicate mais si juvénile « perturber » la paix dominicale.

Combien d’artistes ai-je eu l’immense privilège de voir assis sur cette terrasse ?

Je ne sais pas !

Je ne m’en rappelle plus !

Je me souviens d’Henri Bosco qui m’a dédié mon livre préféré, « L’enfant et la rivière », Marcel Brossard du Bourg, un pinceau à la main, avec son chevalet au milieu du champ.... Plus tard, Edmonde Charles-Roux, cette dame si élégante.

Et puis certainement bien d’autres, que je ne connaissais pas et que j’ai appris à découvrir plus tard.



En ces années, les amis de Brauquier venaient régulièrement dans cette maison. Tous lui ont donné une âme.



Au début du mois de septembre 1976, lorsque nous apprîmes que Louis venait d'avoir un malaise à Paris, Eugénie était à Saint-Mitre. Mes parents l'invitèrent à souper.

Je ressens encore la tristesse de cette soirée qui annonçait l'automne.

Aujourd'hui, ces artistes restent à jamais gravés dans ma mémoire.

Je souhaite faire redécouvrir Brauquier et ses amis à tous ceux qui n'ont pas eu la chance de les connaître et surtout je voudrais contribuer à transmettre aux générations futures l'histoire de ce passé à travers l'image de ces humanistes, de ces hommes passionnés qui m'ont fait rêver et que je continue toujours à admirer.

Cet ouvrage va permettre de mieux connaître le poète, le peintre mais c'est essentiellement de l'homme dont je vais parler. Peu de personnes peuvent désormais en témoigner.



Cette aventure humaine m'a profondément marqué. Ce n'est pas un hasard, si aujourd'hui j'habite avec ma famille « La Pous-sardière », la demeure de Brauquier. Je possède un héritage sans fond, celui d'un « grand-père », d'un humaniste, d'un artiste que la vie m'a permis de connaître. Ma seule prétention dans cet ouvrage est de vous le faire aimer, du moins autant que j'ai pu l'apprécier.

Cet homme, je l'ai connu, je l'ai rencontré. C'est plus facile de pouvoir en parler. Il a sillonné le XXème sur tous les océans, il a parcouru ce siècle sur tous les firmaments.

